



Olivier MOINARD

Notre-Dame de thermidor

DRAME EN TROIS ACTES

Éditions
Stellamaris



Éditions
Stellamaris

1, rue Louis Veillot, 29200 BREST
editionsstellamaris@stellamarispoemes.com

Notre-Dame de Thermidor

N° ISBN 978-2-36868-827-4
Dépôt SACD 2023
Dépôt légal 3^{ème} trimestre 2023

Le Code de la Propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.

Notre-Dame de Thermidor

Drame en 3 actes

Olivier Moinard

Personnages :

1. **Tallien** : Député de Seine-et-Oise à la Convention Nationale. Représentant en mission à Bordeaux
2. **Thérésia Cabarrus** : Salonnière. Ci-devant marquise de Fontenay.
3. **Henriette de la Tour-du-Pin** : Comtesse de Gouvernet.
4. **Un geôlier**
5. **Une servante en voix off**

(la scène se déroule à Bordeaux et à Paris)

ACTE 1

SCÈNE 1

(Maison Nationale à Bordeaux. Tallien est habillé en costume de représentant de la convention nationale, habit bleu, écharpe tricolore, chapeau à plume et sabre au côté.)

Tallien — « Rapport du citoyen Tallien, député de Seine-et-Oise, représentant la convention nationale en mission à Bordeaux.

Citoyens conventionnels, ici l'ordre est rétabli. Pour commencer, nous avons rebaptisé le département de la Gironde "Bec d'Ambès" afin d'effacer toutes traces et tout souvenir qui pourrait rappeler le nom honni des Girondins. Les repères des séditieux sont tombés les uns après les autres comme des fruits mûrs. Tous les rebelles qui s'opposaient frontalement aux lois de la République ont été réduits au silence, soit emprisonnés, soit guillotins. Nous avons sillonné les villes et les campagnes, visité les châteaux pour en extraire les germes du fédéralisme. J'ai soustrait les armes, fait brûler et démolir tout ce qui rappelait la féodalité. Secondés d'une armée révolutionnaire de deux mille hommes, nous sommes entrés dans Bordeaux le 16 octobre 1793. La ville est tombée sans résistance. Comme nous ne venions pas les mains vides et que des chariots chargés de grains nous accompagnaient, la foule affamée et exsangue nous a accueillis avec des branches de lauriers en criant à plein gosier, "Vive la République".

Nous avons pris nos quartiers dans l'ancien séminaire des lazaristes que nous avons rebaptisé Maison Nationale. La guillotine a été dressée à côté, sur la place Nationale, sous

mes fenêtres, afin que je puisse en vérifier le bon fonctionnement. Le 18 octobre nous avons créé un comité révolutionnaire de vingt-quatre membres et une commission militaire composée de sept hommes purs, incorruptibles et de fermeté reconnue. L'un est commis en vin, l'autre droguiste, un autre boulanger ; greffier, doreur, comédien et ouvrier, tous sont de braves sans-culottes que nous n'avons pas tardé à surnommer "Les sept péchés capitaux" tant leur zèle à faire appliquer la justice révolutionnaire est expéditif et sans concessions. Le premier renégat à en faire les frais est le chef de l'administration de la marine, Pierre Lavaugayon, accusé d'avoir livré Toulon aux Anglais !

La punition des coupables a commencé et ne finira que lorsque tous les chefs de la conspiration auront subi la peine due au plus grand des crimes, la sédition.

Citoyens, nos collègues, l'esprit public se forme à Bordeaux, les méchants sont consternés, le peuple s'instruit, s'éclaire et bénit chaque jour l'heureuse Révolution qui l'a arraché aux tyrans et aux malheurs de la guerre civile. »

Parfait ! (*il sort*)

Voix off — Citoyen représentant ?

Tallien (*En off*) — Envoie-moi ça à Paris par le premier courrier postal !

Voix off — À tes ordres, citoyen !

(*Tallien entre. Un temps. Thérésia se présente dans l'entrebâillement de la porte.*)

Thérésia — Bonjour, citoyen Tallien !

Tallien — (*Haut*) Ah !

Thérésia — Je vous ai fait peur ? Je suis désolée.

Tallien — Aucunement ! Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu veux, citoyenne ? J'ai demandé expressément à ce que l'on ne vienne pas me déranger.

Thérésia — J'ai vu la porte entrouverte, je me suis permis...

Tallien — Tu t'es permis ? Comment es-tu entrée ?

Thérésia — Par la porte !

Tallien — Tu n'as pas été contrôlée ?

Thérésia — Non ! Je n'ai vu personne, hormis un messenger. Il avait l'air pressé.

Tallien — (*Haut*) Où sont les deux gros lourdauds qui sont censés être de garde ? Ce n'est pas possible ! (*Il sort un instant. On entend crier derrière le théâtre. Il entre*) Il faut tout faire soit même ! On entre ici comme dans un moulin ! N'importe qui peut aller et venir pour m'assassiner à sa guise, et ainsi porter un coup fatal à la République.

Thérésia — Rassurez-vous, je ne suis pas venue vous assassiner !

Tallien — Qu'est-ce que j'en sais, moi ?! Tu pourrais être une Charlotte Corday qui se présente avec les meilleures intentions du monde et qui au final en profite pour me poignarder ; envoyée par des Girondins revanchards et haineux pour me faire la peau, comme ils l'ont fait pour Marat.

Thérésia — Ce n'est pas le cas, rassurez-vous ! Je suis venue vous soumettre une requête.

Tallien — Quel genre de requête ? Tu ne t'es pas présentée. Qui es-tu ? Nom et situation familiale !

Thérésia — Thérésia Cabarrus.

Tallien — Thérésia Cabarrus. Tiens donc ! La citoyenne Cabarrus ! Mariée au ci-devant Jean-Jacques Devin marquis de Fontenay, ancien conseiller au parlement de Paris. Avec lequel tu as eu un enfant, officiellement, officieusement, on ne sait pas qui est le père, ou plutôt, on le soupçonne, ou on le devine en regardant l'enfant.

Thérésia — Et qui serait ce père que l'on devine ?

Tallien — Ne serait-ce pas celui que l'on surnomme le blondinet, Félix le Peletier de Saint-Fargeau ? Tu vois que je suis bien renseigné.

Thérésia — Vous êtes mieux renseigné que moi. Je pense savoir qui est le père de mon enfant.

Tallien — Difficile à savoir tant les géniteurs potentiels se sont succédés dans ton lit, citoyenne Cabarrus.

Thérésia — Il y a beaucoup de rumeurs concernant mes relations masculines. Des rumeurs bien souvent colportées par des amoureux transis, des jaloux, des frustrés, des orgueilleux que j'ai blessés dans leur amour propre en refusant leurs avances.

Tallien — C'est vrai qu'ils sont nombreux, les prétendants au trône ; surtout maintenant que tu es séparée de ton mari, actuellement en fuite...

Thérésia — Bientôt, ex-mari !

Tallien — Il est fiché sur la liste rouge des émigrés, traîtres à la patrie ! Et tu te présentes devant moi, sans sourciller, sans craindre les représailles.

Thérésia — Quelles représailles ? Je n'ai rien fait. Nous allons divorcer. Je n'ai plus rien à voir avec cet homme. Je vais perdre mon titre de marquise, c'est une preuve de ma loyauté envers la République.

Tallien — Hum... ! Ça t'arrange bien. Dans un temps où les nobles et les aristocrates sont pourchassés, abandonner sa particule pourrait davantage être considéré comme étant un signe d'opportunisme ; un ultime recours pour échapper à la guillotine.

Thérésia — Ce n'est pas le cas, nous divorçons car nous n'avions aucun amour l'un pour l'autre. Nous n'en avons jamais eu, d'ailleurs. Cet homme m'ignorait, il préférait aller voir les prostituées, et je le méprisais pour ce qu'il était, un goujat et un rustre. Il me déconsidérait, car je ne suis pas de noble extraction.

Tallien — Il est certain que les prostituées sont bien connues pour leur noblesse.

Thérésia — N'est-ce pas, tout est dit !

Tallien — Ton mari est un imbécile ! Ou alors il est aveugle. À sa place...

Thérésia — À sa place ?

Tallien — Non, rien !

Thérésia — Pour en revenir à nous, nous nous connaissons, citoyen. Vous ne vous souvenez pas de moi ? Nous nous sommes rencontrés chez Alexandre de Lameth à Paris, vous étiez son secrétaire ; déjà joli garçon à l'époque ! J'avais gardé de vous le souvenir d'un jeune homme charmant et courtois.

Tallien — Oui, oui, je me souviens ! Tout ça, c'est du passé ! Et c'est "Alexandre Lameth" et non pas "de Lameth" ! Il n'y a plus de "de" dans une république, il n'y a plus de Monseigneur, il n'y a plus de Monsieur, et tu dois également adopter le tutoiement républicain, conseil d'ami !

Thérésia — J'en conviens ! C'est juste une mauvaise habitude... Il faut m'en excuser. Je suis une fervente républicaine, vous savez... enfin, je veux dire, tu sais... citoyen.

Tallien — Bien ! Il faut changer tes habitudes, si tu veux survivre ! Le temps où les Seigneurs régnaient sur la France est révolu. Dorénavant, il n'y a plus que des citoyennes et des citoyens.

Thérésia — Vous aviez déjà vos jolies boucles blondes, à l'époque. Et ce costume vous va à ravir. Quelle allure, quelle prestance ! Vous n'avez pas beaucoup changé. J'en suis enchantée. Mis à part le fait que vous êtes un homme à présent, bien sûr, avec des responsabilités, bien évidemment, de lourdes responsabilités.

Tallien — Tu me flattes ? Tu as toujours été une séductrice. La reine des salons parisiens, éclipsant même les plus grandes dames de la monarchie. En comparaison, les Lamballe, Condorcet et Roland faisaient grise-mine. Tu as su prendre dans tes filets la fine fleur de l'aristocratie française qui constituait ta cour. Tu recevais dans ton château de Fontenay la crème de la noblesse parisienne : Dupport, Barnave, Lameth, Laborde. Tout ce beau monde, en cheville avec la haute finance, les le Couteulx, les Pérregeaux, tous, soit émigrés, soit directement passés à l'ennemi. Tous traîtres à la Nation ! Des contre-révolutionnaires qui méritent la guillotine.

Thérésia — Je ne sais pas s'ils la méritent. Qui mérite d'être assassiné pour ce qu'il est ou pour ses idées ? Je ne comprends pas, ils ont pourtant donné la preuve de leur attachement à la République en demandant à l'assemblée constituante l'abandon de leurs privilèges. Ils se sont dépouillés de leurs titres et de tous leurs avantages aristocratiques.

Tallien — Mais pas de leur fortune !

Thérésia — Il faut bien vivre.

Tallien — Il y en a qui survivent avec très peu et d'autres qui vivent assis sur une profusion de biens et de richesses. Tu dois en savoir quelque chose, toi, dont le père était le banquier personnel du Roi d'Espagne.

Thérésia — Il a travaillé dur pour accéder à ce poste ! Il a inventé un système qui a permis de redresser

les finances de l'Espagne. Ce n'est pas rien d'avoir sauvé un pays de la faillite.

Tallien — Tout cela pour finir en prison.

Thérésia — Je sais ! J'ai appris ! C'est injuste ! Il ne mérite pas cela.

(Elle essuie une larme)

Tallien — Hummm ! Quoi qu'il en soit, pour en revenir à tes amis, la plupart sont passés à l'ennemi. Leur tête est mise à prix.

Thérésia — En ce qui me concerne, j'ai tourné la page.

Tallien — Que fais-tu à Bordeaux ? Seule, isolée, abandonnée par tes soutiens. Tu n'as pas peur ? D'un seul claquement de doigts, je peux te faire emprisonner.

Thérésia — Tu ferais cela ? Sous quel prétexte ?

Tallien — Nul besoin de prétexte, le Comité de Salut Public m'a remis les pleins pouvoirs. Si je considère que tu es une menace pour la Révolution, je donne l'ordre de t'arrêter et dans l'heure qui suit, tu es emprisonnée au fort du Hâ ; sans aucune justification. Que trouves-tu à redire à cela ?

Thérésia — Je trouve à dire que ce serait dommage pour moi. Je n'ai rien fait de répréhensible. Je sais que tu es tout puissant et c'est la raison pour laquelle je souhaitais m'entretenir directement avec toi. Ai-je eu tort ?

Tallien — Tout dépend de la nature de ta requête.

Thérésia — Je suis venu te demander une faveur.

Tallien — Une faveur ? Tu ne manques pas d'audace !
Quel genre de faveur ?

Thérésia — C'est au représentant de la Convention que je suis venue m'adresser. Au commissaire d'une république vertueuse qui sait ou est son devoir envers les plus faibles.

Tallien — Les plus faibles ? L'État sait ou est son devoir envers les plus faibles ; le gouvernement jacobin ne travaille que pour leur salut. Les puissants sont chassés et dépouillés afin de redistribuer leurs richesses aux pauvres. Tu devrais le savoir.

Thérésia — Nous sommes d'accord sur ce point. Considères-tu qu'une femme ayant perdu son mari, se retrouvant veuve avec deux enfants en bas âge mérite que l'on s'occupe d'elle ?

Tallien — Ça dépend ! Qui est cette femme ?

Thérésia — Je suis venu plaider sa cause pour te demander la levée des scellés de son appartement, car elle n'a plus d'endroits où dormir. Nous sommes fin octobre, l'hiver est déjà là, il fait froid et elle est seule et abandonnée de tous.

Tallien — Qui est cette femme ?

Thérésia — Madame Boyer-Fonfrède !

Tallien — Ce que tu me demandes est impossible. Je regrette, je crois que tu as perdu le sens des réalités. Premièrement, je constate que tu n'as pas eu connaissance de l'arrêté que je viens de promulguer dans Bordeaux ?

Thérésia — De quoi s'agit-il ?

Tallien — Décidément, soit tu es inconsciente, soit tu es téméraire, soit tu es suicidaire, ou mal informée, tout simplement. Je ne sais pas lequel de ces qualificatifs te sied le mieux.

Thérésia — Disons tout à la fois. Je ne supporte pas qu'une femme gentille, aimable, bonne envers sont prochain, puisse être ainsi mise au banc de la société, rejetée, humiliée. C'est intolérable !

Tallien — Intolérable, dis-tu ? Sais-tu bien qui est cette femme ?

Thérésia — Je le sais, c'est une amie.

Tallien — Une amie ? Tu es incroyable ! J'ai trouvé quel adjectif te sied le mieux, "inconsciente" ! Tu ne sais pas les risques que tu prends en venant ici plaider la cause d'une ennemie de la République. Ton amie est la veuve et la sœur de deux Girondins exécutés à Paris dans la grande fournée. Girondins que je suis venu combattre dans leur fief, je te le rappelle. Et tu me demandes de lever les scellées de son appartement ?

Thérésia — C'est une femme seule, qui ne représente aucun danger. Elle a tout perdu. Il ne lui restait que son logement où elle a ses effets personnels, elle ne peut pas se changer, faire sa toilette ni celle de ses enfants. On ne peut pas la laisser dans la rue ! Un peu d'humanité ne fait pas de mal.

Tallien — Décidément, tu ne manques pas d'audace. Pour commencer, si tu n'as pas eu connaissance

de cet arrêté, je vais t'en préciser les termes. Je l'ai ici, je te le lis, tu comprendras mieux. (*il sort un papier d'un tiroir et il lit*) Arrêté du 25 octobre, tu vois, c'est récent ; il est interdit aux autorités, c'est à dire, à tous les représentants de l'État en fonction, moi inclus, de prêter une oreille attentive à toute espèce de sollicitation, surtout à celle présentée par une portion du sexe appelée autrefois "dames", en l'occurrence, toi, dont la séduction est le premier avantage et le seul mérite.

Thérésia — C'est donc le seul mérite que tu me reconnais ? La séduction ?

Tallien — Tu es une séductrice, c'est un fait avéré !

Thérésia — En d'autres temps, j'aurais trouvé cela flatteur, mais lorsqu'il s'agit de sauver la vie d'une honnête femme, je pense davantage faire preuve de compassion, plutôt que de séduction. Ce n'est pas pour moi que j'ai entrepris cette démarche.

Tallien — C'est toi qui le dis ! Le comité de surveillance que j'ai mis en place a des espions qui arpentent la ville jour et nuit. Ils me transmettent tous tes faits et gestes. Tu es suivie à la trace, comme tous les fédéralistes qui n'ont pas encore fui. Nous savons que tu as rendu visite à ton oncle Cabarrus, celui qui fait commerce d'esclaves, ainsi qu'à ton frère qui est encore ici. Ah ! Ce n'est plus la grande vie parisienne, que tu mènes, il n'y a plus de salon où tu peux parader, exposer tes bijoux et lancer des œillades enjôleuses...